

PSYCHOLOGIE

ET ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE (1)

I. Après un aperçu historique de la question, l'auteur fixe les problèmes qui se posent dans ce domaine, en interrogeant les élèves eux-mêmes et au vu de leurs réactions, elle arrive à un ensemble de questions :

- l'histoire est-elle encore aimée des élèves ?
- qu'en comprennent-ils et par quelle voie ?
- y a-t-il des domaines historiques pour lesquels l'intérêt des élèves est spontané, et d'autres qui les bloquent ?
- de même, quelle est leur réaction vis-à-vis de telle ou telle période de l'histoire ?
- les élèves reçoivent-ils en dehors de l'école une information historique, et par quelles sources ?
- qu'est-ce que l'élève moyen comprend à l'histoire ?
- comment se présente la compréhension historique selon les diverses classes d'âge ?
- quelles sont à ce propos (intérêt, compréhension) les différences selon les types d'élèves ?
- y a-t-il différence quant à la psychologie des sexes ?
- quel rôle joue l'anecdote dans la compréhension historique ?
- quelles sont les racines de cette compréhension ?
- peut-on en connaître les voies et quelles sont-elles ?
- peut-on observer chez les élèves, à côté de la compréhension, un comportement, une conscience historique ?
- quelles conséquences tirer des conclusions de cette enquête pour l'enseignement actuel de l'histoire ?

II. Analyses d'enquêtes faites auprès des élèves, dont il ressort :

1. Nos élèves aiment moins l'histoire que ceux des générations précédentes, mais cette discipline reste bien cotée (de la quatrième à la septième place sur vingt).

(1) KUPPERS Waltraut, *Zur Psychologie des Geschichtsunterricht*, Berne et Stuttgart, Huber-Klett, 1966.

2. On voit que l'étude des personnalités marquantes, de l'Antiquité, du Moyen-Age, de l'événement historique est préférée.
3. L'histoire de la culture est également bien vue ; la politique et l'actualité n'intéressent que les classes d'adolescents (15 ans et plus).
4. Les filles préféreraient, à tout âge, l'histoire des personnes, alors que l'intérêt pour l'histoire contemporaine est plutôt le fait des garçons les plus âgés ; pas de différences dues au sexe pour l'histoire de la culture.
5. On rencontre plus d'intérêt pour les personnes dans les écoles primaires et professionnelles ; et pour l'Antiquité dans les gymnases. L'intérêt pour l'événement est caractéristique des écoles moyennes (les Mittelschulen pourraient correspondre aux classes G du C.O.)
6. Les différences de catégories d'écoles, et celles entre garçons et filles sont peu importantes. Un véritable intérêt pour l'histoire s'éveille dans les degrés 10 à 12 (15 à 17 ans).

III. Analyse de la connaissance historique des élèves, d'où on conclut :

1. Les sources extra-scolaires d'information historique sont nombreuses : jusqu'à 11 ans, le milieu familial, puis principalement le livre. Radio, émissions scolaires et films prennent leur importance à partir de cet âge. En retrait : journaux, illustrés, amis, clubs de jeunesse, instruction religieuse ; chez les plus âgés : théâtre, expositions. Les musées sont nommés à tous les degrés comme sources, mais sans grand intérêt...
2. L'enquête porte sur un questionnaire (50 questions) corrigé selon un système 3 points.
 - 0 : pas de réponse, ou faux
 - 1 : incomplet
 - 2 : correct

De cette manière, il était possible de différencier catégories d'écoles, types d'élèves, âges, sexe. Les questions ont trait à l'histoire allemande, mais sans tenir compte de l'avance des élèves dans le programme.

3. L'enquête révèle un développement des élèves analogue pour les degrés 6 à 12 (11-17 ans), et les différences ne se montrent que par niveaux de connaissances acquises. Les Mittelschulen et les Gymnases ne sont pas spécialement différenciés en moyenne, mais individuellement. Il n'y a pas de grosses différences dues au sexe, et au degré 12 un grand rapprochement. Indépendamment des écoles, âges, sexe, la connaissance des faits historiques semble être pratiquement la même.

IV. Analyse de la compréhension de l'histoire.

Nous nous demandons si l'élève utilise ses connaissances historiques et les structures dans son esprit.

a. Compréhension à partir du contenu.

Nous avons vu que les élèves ont des affinités avec ce qui est personnel ou technique. D'autre part, il est clair qu'ils n'ont qu'une compréhension diffuse de ce qui dépasse l'individu : structures sociales, gouvernementales, politiques, etc.

1. Les élèves comprennent le portrait, l'action derrière les personnes, et l'objet leur sert de compréhension spatiale. Ils sont tournés aussi vers le changement technique et la compréhension des croyances, conclusion : ces diverses formes de compréhension qui sont aussi celles de l'adulte doivent être utilisées dans l'enseignement.
2. Il semble par contre que la compréhension du collectif échappe à l'élève jeune, car elle est relationnelle. Elle nécessite une faculté d'abstraction qui n'apparaît qu'à la fin de la période de scolarité obligatoire. Mais on ne peut développer cette faculté que si, dès le jeune âge, le maître a su éveiller l'intérêt des élèves dans les domaines spontanément aimés.

b. Compréhension formelle.

L'anecdote joue au début un rôle de premier plan. Elle est prise pour fait jusqu'au sixième degré ; dès le septième degré, elle est comprise comme exemple. A douze ou treize ans, l'élève peut acquérir une « double » compréhension ; les différents aspects de la réalité historique lui deviennent accessibles. (A un degré plus ou moins déterminé par le niveau de l'entourage). Compréhension uni — ou pluri — dimensionnelle est un bon critère du niveau de l'élève. Aux degrés 5 et 6, la compréhension temporelle est très peu sûre et dépend beaucoup du milieu. « Attitude - nous » et conscience historique sont parallèles.

Les élèves sont un peu comme les adultes de peuples sans conscience temporelle, et il faut leur présenter l'histoire comme on le ferait à ces peuples. Le sens de la vie (histoire, existence) que l'enfant rencontre autour de lui dans son jeune âge est essentiel.

V. Réponses.

En conclusion, l'auteur voit dans l'enseignement de l'histoire un problème de « transposition ». Elle pense qu'on peut transposer le passé dans le présent, en racontant une histoire toujours présente, comme le fait par exemple la Bible. On peut aussi transposer le rationnel dans l'émotionnel. C'est-à-dire que partout où cela est possible, il faut placer

le fait historique dans un contexte humain et d'action, qui a pour nos élèves un fort contenu émotionnel.

Enfin, il faut transposer l'abstrait dans le concret ; donc, éviter de parler par abstractions, mais plutôt « individualiser le collectif ». Il ne serait pas faux de personnaliser un fait historique, voire d'en faire une allégorie...

L'enseignement de l'histoire devrait profiter de ces motivations. Il ne faut pas oublier non plus que la méthode et la structuration de l'enseignement dans cette discipline ont un autre aspect qu'en mathématique, par exemple. L'histoire éveille un intérêt pour l'humain et s'adresse au caractère de l'élève plutôt qu'à son intelligence.

Même si, dans les conclusions apportées à cette étude on s'éloigne d'un sens orthodoxe de l'histoire, l'auteur pense que l'essentiel, même transposé, sera conservé : un intérêt pour l'histoire.

Mais, bien entendu, on doit revenir à une explication rationnelle dès que cela est possible, selon le domaine envisagé et l'âge des élèves.

O. REGUIN.